

# LE DEVOIR

Libre de penser

## Forum sur la chanson québécoise - Problèmes de «transmission»

4 février 2013 | Antoine Robitaille | Actualités culturelles

Encore une fois, l'état de la chanson québécoise inquiète. D'ailleurs, «diffuseurs», «créateurs» et «producteurs» se réuniront en un Forum ce lundi et mardi « pour ausculter le malade, tenter des diagnostics et concocter des remèdes », selon la métaphore utilisée dans nos pages la semaine dernière. L'angle mort de ce « sommet » : l'école. Bref la « transmission ».

La chanson est un des signes vitaux d'une communauté linguistique. Comme l'écrivait avec raison André Gaulin, expert en la matière : on peut difficilement séparer la chanson québécoise de « l'histoire du Québec moderne ». Elle fut l'« expression [...] de sa redécouverte de soi après un long hiver historique ».

Aujourd'hui, un autre « long hiver » menace. Le document de présentation du Forum, organisé par le CALQ et la SODEC, parle pudiquement d'un « essoufflement, alors qu'on perçoit une croissance du nombre d'artistes choisissant de s'exprimer artistiquement en langue anglaise ». Il n'y a pas que les artistes professionnels qui optent pour la langue de Spears (Britney). Dans les nombreuses émissions consacrées à cet art à la télé québécoise, on observe les artistes amateurs mordre dans l'anglais avec des accents plus américains que celui des Américains ; les mêmes ont bien souvent du mal à « connaître la chanson » lorsqu'elle est en français. Les airs de famille ont souvent les mêmes résonances non francophones. Dans les spectacles de fin d'année, à l'école, on ne chante presque jamais en français. « Vivre en ce pays, c'est comme vivre aux États-Unis » : ce que chantait Charlebois n'a jamais paru si juste.

L'industrie a des succès qui ne sont pas à négliger : ceux de Coeur de pirate, de Fred Pellerin, de Loco Locass, des Hommes rapaillés, etc. Mais ces hirondelles font-elles un printemps ? Dans le document présentant le Forum, on met en relief les principales causes des « défis » actuels : révolution numérique, mondialisation, entre autres. Il faut assurément trouver des manières de faire du judo avec ces phénomènes massifs.

L'ennui est que le Forum se concentrera sur la chanson d'abord en tant qu'« industrie culturelle » ; non comme réel pan de la culture. Normal, il est organisé par deux organismes dont c'est le mandat.

L'aspect manquant à ce sommet, Robert Jasmin et Marie Fradette l'exposent en quelque sorte dans notre page Idées : chante-t-on suffisamment le patrimoine chansonnier francophone dans les écoles du Québec ? Cette transmission se fait-elle comme elle le devrait ? Dans nos écoles, lorsqu'il est

question de culture, trop souvent met-on l'accent sur l'expression de l'élève alors qu'il faudrait insister sur la fréquentation des grandes oeuvres. Avant même que l'élève ait acquis quelque connaissance sur les mille et un grands poèmes, chansons, romans, essais qui ont été écrits ici avant qu'il naisse, on lui intime de s'exprimer lui-même. On le voudrait « créateur », selon le mot à la mode. Cela conduit dans la quasi-totalité à des exercices de simples resucées de ce que les industries culturelles déversent en quantités industrielles dans toutes les plateformes auxquelles ce même élève s'abreuve. Un cercle vicieux s'installe : les professeurs concluent que c'est ce que les étudiants veulent et ils finissent souvent par le leur donner.

En somme, en plus des problèmes de « diffusion » et de « création » (propres aux « industries culturelles »), la chanson québécoise souffre actuellement aussi d'un sérieux problème de « transmission » auquel il faudrait s'attaquer d'urgence.